

Femmes

ICI ET
AILLEURS

LE MAGAZINE
DES FEMMES EN ACTION

#10 | Printemps 2015

FRANCE

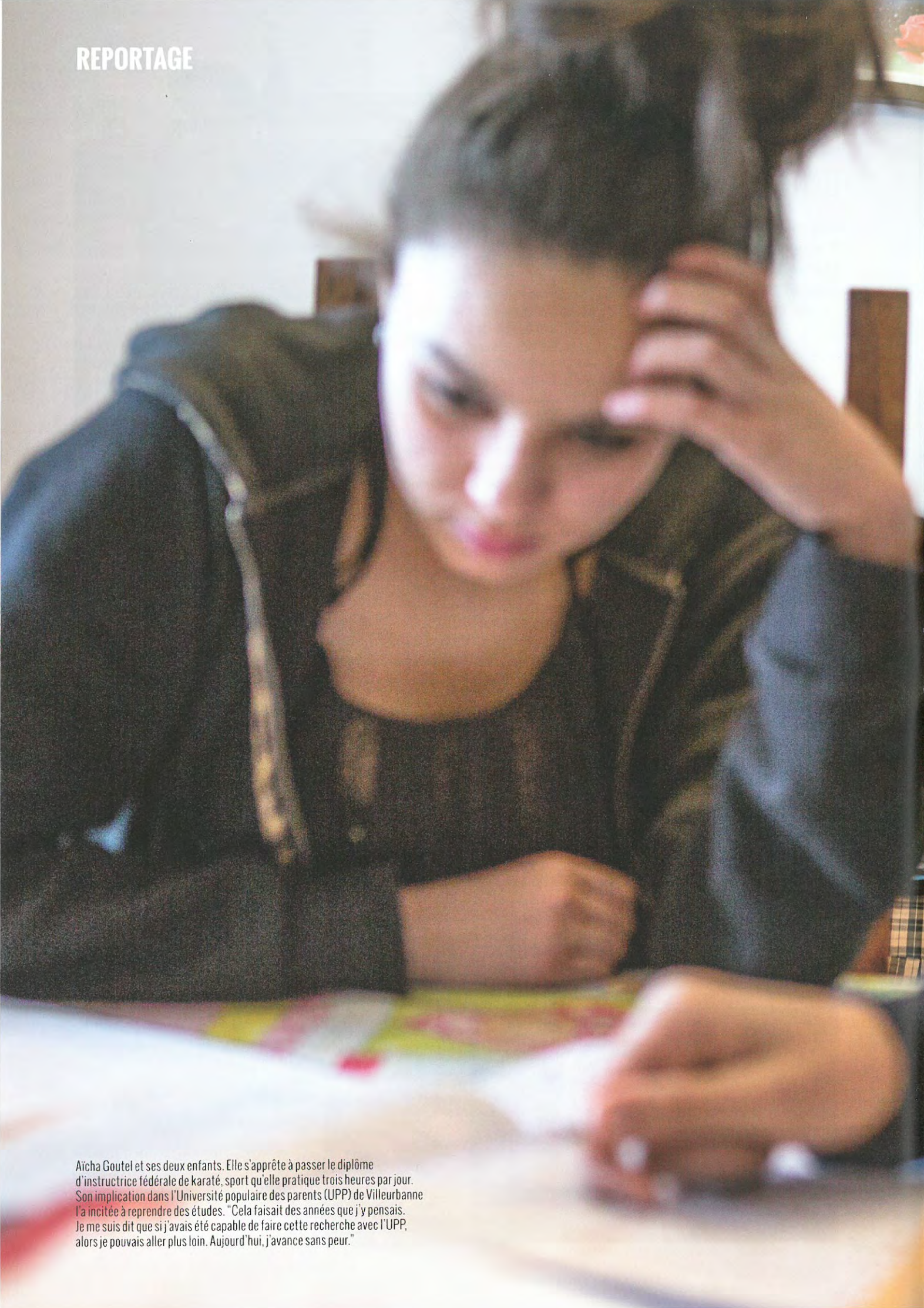
EXPERTES
DE LA PARENTALITÉ
DANS LES QUARTIERS

ITALIE

LES DOCKEUSES
DE PALERME

RENCONTRE AVEC

DJEMILA BENHABIB
ESPRIT LIBRE ET LAÏC



Aïcha Goutel et ses deux enfants. Elle s'apprête à passer le diplôme d'institutrice fédérale de karaté, sport qu'elle pratique trois heures par jour. Son implication dans l'Université populaire des parents (UPP) de Villeurbanne l'a incitée à reprendre des études. "Cela faisait des années que j'y pensais. Je me suis dit que si j'avais été capable de faire cette recherche avec l'UPP, alors je pouvais aller plus loin. Aujourd'hui, j'avance sans peur."



FRANCE

EXPERTES DE LA PARENTALITÉ DANS LES QUARTIERS

Textes de Sandrine Boucher | Photographies de Bruno Amsellem / Signatures*



Le quartier de Cyprian-Les Brosses est situé aux confins de Villeurbanne, une commune de 145 000 habitants, limitrophe de Lyon, dotée d'une longue histoire industrielle et ouvrière. Cet espace est surnommé par les habitants "la dalle". Elle enjambe le périphérique qui traverse le quartier.

Diversité, tolérance, dialogue. Ces valeurs, qui n'ont jamais cessé d'être d'actualité, sont encore plus prégantes depuis les événements du début de l'année. Partout en France, des groupes de femmes de tous horizons n'ont pas attendu les attentats de janvier 2015 pour construire ensemble des passerelles au-delà de leurs différences, avec inventivité, persévérance et courage.

C'était il y a dix ans. Un ministre de l'Intérieur voulait nettoyer les banlieues au Karcher. Un autre, dès la fin des années 1990, avait parlé de "sauvageons". Les parents des quartiers populaires étaient montrés du doigt : forcément incapables, incompetents, indifférents. Il fallait les remettre face à leurs responsabilités et, si besoin, agiter le bâton de la suppression des allocations familiales. "Ce discours très stigmatisant ne correspondait en rien à la réalité que nous observons : si les parents pouvaient rencontrer des difficultés, ils étaient loin d'être démissionnaires ! Cependant, dans les débats sur la parentalité, on n'entendait jamais leur parole", rappellent Nawal Joua et Gaëlle Ginot de l'association des collectifs parents-enfants professionnels (ACEPP) du Rhône. L'association nationale, fondée en 1981, est surtout connue par les crèches parentales (un millier en France). Elle accompagne aussi la création et la gestion de ludothèques, de cafés familiaux... "Tout ce qui relève de la mobilisation collective des parents", résumant-elles.

Les Universités populaires de parents (UPP) sont nées dans ce terreau-là, en 2005. L'idée est un peu folle : permettre aux volontaires, quel que soit leur niveau scolaire (y compris des personnes illettrées), de conduire ensemble une recherche pendant trois ou quatre ans, avec le concours méthodologique d'un universitaire. Il y a déjà eu trois générations d'UPP : elles ont été lancées en 2005, puis il y a eu 2008-2009 et enfin 2012. Sur plus de 800 parents, ce sont à 90 % les mères qui s'engagent dans une trentaine d'UPP en France, depuis le bassin minier du Pas-de-Calais jusqu'à Toulouse, de Vénissieux à Angers, en passant par la région parisienne, Pau ou Aubenas. Elles planchent sur la transmission des valeurs familiales,

Anne Sanlaville, infirmière de métier, mère de trois enfants, continue à être très active dans le groupe de femmes de l'Université populaire de parents de Villeurbanne. "Au début, nous n'avons pas toujours été prises au sérieux, mais ce n'est pas important. L'essentiel a été notre envie de réussir et d'évoluer ensemble. Nous avons montré de quoi nous étions capables", dit-elle.



le handicap, l'échec scolaire, la violence, les représentations des quartiers populaires. "Ces questions ne sont pas individuelles, mais politiques, économiques et sociales. Le travail de recherche est un outil de qualification du savoir des parents afin qu'ils prennent leur place dans la sphère publique", explique Emmanuelle Murcier, déléguée parentalité et diversité de l'ACEPP nationale.

“SI LES PARENTS POUVAIENT RENCONTRER DES DIFFICULTÉS, ILS ÉTAIENT LOIN D’ÊTRE DÉMISSIONNAIRES ! CEPENDANT, DANS LES DÉBATS SUR LA PARENTALITÉ, ON N’ENTENDAIT JAMAIS LEUR PAROLE.”

Nous sommes dans le quartier de Cyprian-Les Broses, à Villeurbanne, dans l'agglomération lyonnaise. Des pavillons, des barres d'immeubles, un collège, des écoles, une maison sociale, 10 000 habitants. Le secteur est coincé entre Bron et Vaulx-en-Velin, coupé en deux par le périphérique, et vit avec un sentiment de mise à l'écart du reste de la ville. En 2008, en pleine polémique sur les "racailles" des cités, le projet d'une université populaire de parents germe autour d'un café, parmi un groupe de mères

qui se retrouvait tous les lundis matin. Douze femmes, originaires de sept pays différents (Algérie, Chili, France, Ghana, Maroc, République centrafricaine, Tunisie), se lancent. L'image des quartiers populaires s'impose rapidement comme un questionnaire commun : ce sera leur thème de recherche. Ariella Rothberg, ethnologue de l'université de Saint-Étienne, les accompagne.



Une synthèse du travail de recherche de l'UPP de Villeurbanne sur l'image des quartiers populaires a été publiée dans un coffret.

Elles élaborent ensemble une méthode de travail, découvrent ce qu'est un "biais" scientifique, trouvent des solutions pour que celles qui maîtrisent moins bien le français puissent participer; utilisent la technique des petits papiers du pédagogue Paolo Freire pour faire émerger les paroles individuelles et collectives; partent à la rencontre des habitant-e-s, adultes et jeunes, ainsi que ceux qui viennent travailler à Cyprian-Les Brosses; apprennent à dépasser leurs propres murs mentaux. "Ce sont les collégiens qui nous ont donné le plus de force, en parlant d'entraide, de fraternité. Ils croyaient en l'avenir et nous demandaient de ne pas lâcher. J'en ai eu les larmes aux yeux", se souvient Veronica Larzat Dibsi, qui avait alors arrêté de travailler. Les jeunes font remonter deux fois plus de visions positives que négatives sur leur quartier. Aïcha Goutel, assistante maternelle, ajoute : "les adolescents avaient des mots doux, alors que les adultes ont parfois des mots durs envers eux. Comme les quartiers, l'image des jeunes est très différente de ce qu'ils sont en réalité". Les clichés véhiculés par les médias sont longuement analysés : "ils utilisent un vocabulaire de chasse et de guerre", observe Anne Sanlaville, infirmière. "Depuis, on ne se laisse plus embobiner!", rit-elle. Les réunions, de mensuelles, deviennent hebdomadaires. Ariella Rothberg se souvient : "à la fin, c'était tous les jours, week-end inclus".

Avec les autres groupes d'Universités populaires de parents, elles se rendent dans les cités de Gand et de Berlin, sont reçues à Sciences-Po Paris, témoignent de leur expérience au Parlement européen de Bruxelles, ou encore à l'École normale supérieure

(ENS) de Lyon. Sans s'investir directement dans l'UPP, les pères participent à leur manière, en s'occupant des logos, des tableaux excel, des photos, et en prenant leur part à la maison. "Au retour des réunions, les soirées étaient animées par tout ce qu'on faisait au sein de l'UPP. Mes filles sont fières de ce que j'ai réalisé. Je voulais aussi leur montrer que je n'existais pas seulement dans le quotidien", affirme Sonya Kourakoumba, accompagnatrice familiale. "Certaines étaient très timides et rasaient les murs. Leur cheminement individuel et collectif a été spectaculaire. Je suis admirative de leur énergie, de leur persévérance, et de tout ce qu'elles apportent de bon pour le territoire", abonde Michèle Bellemin, directrice de la maison sociale de Cyprian-Les Brosses, le "QG" de l'Université populaire de parents de Villeurbanne.

“ LES ADOLESCENTS AVAIENT DES MOTS DOUX, ALORS QUE LES ADULTES ONT PARFOIS DES MOTS DURS ENVERS EUX. COMME LES QUARTIERS, L'IMAGE DES JEUNES EST TRÈS DIFFÉRENTE DE CE QU'ILS SONT EN RÉALITÉ.”

Au cours de ces années, Aïcha Goutel est devenue ceinture noire de karaté et révisé pour le diplôme d'instructrice fédérale. "J'ai acquis une sérénité, une confiance en moi pour avancer sans peur." Elle passe au moins trois heures par jour au dojo.

Réunion fin 2014 avec un groupe de parents du quartier afin de les mobiliser sur un nouveau projet : un "guide touristique" de Cyprian-Les Brosses. L'Université populaire de parents de Villeurbanne a émergé ainsi, parmi des mères qui se retrouvaient tous les lundis matin pour échanger.





Archive - des milliers de lycéen-ne-s défilent, en février 2012, dans les rues de Bourges, suite au meurtre d'un des leurs, par un autre adolescent de l'établissement. Contrairement à ce que l'on montre souvent, "ce sont les jeunes qui ont exprimé les valeurs les plus fortes et les plus positives, comme l'entraide, la solidarité, et qui ont parlé de toutes les populations laissées au bord de la route", se souviennent les femmes de l'UPP de Villeurbanne.

LA VIOLENCE ET L'ÉCHEC SCOLAIRE

L'Université populaire de parents de Grigny-Viry, dans la banlieue parisienne, inclut l'immense cité de la Grande Borne. De 2009 à 2013, une quinzaine de femmes a travaillé sur les conditions de la réussite scolaire. "On veut le meilleur et l'on imagine le pire pour nos enfants", remarque Chantal Leite, qui a entretemps passé un diplôme d'État d'animatrice socio-éducatif. La recherche a permis de changer les rapports avec les équipes pédagogiques. Un résultat concret : les parents sont désormais reçus à la bibliothèque, et non plus assis sur une chaise de collégien, face à leur propre échec ; ils sont invités au collège aussi pour s'entendre féliciter de la réussite de leur enfant, et pas seulement convoqués en cas de difficulté... Les expertes continuent à travailler avec le collège et sont en train de monter un module de formation à destination des enseignants sur la diversité culturelle. "Cela paraît peu, mais toutes ces petites transformations changent le rapport à l'autre afin de mieux le connaître, pour ne pas le voir comme un ennemi, mais comme un voisin", remarque Chantal Leite.

L'UPP de Roubaix qui fait partie de la troisième génération d'UPP, est en cours de recherche sur le thème de la violence. "C'est un

sujet un peu tabou, alors que la réalité décrite par les jeunes est, de loin, moins dramatique que ce que s'imaginent les parents ou que les représentations véhiculées sur les quartiers populaires", conçoit Christine Dornez, animatrice du groupe au sein d'un centre multi-accueil de l'association Temps de vie. "La recherche de terrain permet à ces femmes de donner plus de sens, de valeur et de légitimité à leur parole. Elles prouvent que l'on a le droit d'être entendu quel que soit le milieu dont on vient."

À l'autre bout de la France, l'UPP de Nice s'est constituée en 2012 dans le Vallon des fleurs. Elle est issue d'un groupe de mères déjà engagées depuis trois ans dans la lutte contre la violence au collège. Leurs travaux ont débouché, entre autres, sur la constitution d'une université populaire de jeunes, l'an dernier, composée de six adolescents de seize ans. Séverine Montel, cheffe de service citoyenneté de l'association Galice explique : "Il est essentiel, surtout après les événements de janvier, de montrer que ce n'est pas parce que l'on vit dans une cité, que l'on n'est pas capable d'analyser et de penser par soi-même. Sur différentes questions de société, les jeunes du groupe montrent déjà qu'ils ont davantage de recul que les autres".



La Grande Borne, à Grigny, dans la région parisienne, compte près de 12 000 habitants. "Une utopie qui s'est transformée en cauchemar sécuritaire", écrivait *Le Monde* en 2008. "Lorsqu'on n'a pas le choix du lieu où l'on habite, il faut chercher à donner le meilleur de soi", remarque l'une des participantes de l'Université populaire de parents de Grigny-Viry, qui a travaillé les conditions de la réussite scolaire.



Au bord du périphérique qui jouxte les habitations. Les mères-chercheuses de Villeurbanne sont allées à la rencontre des habitants avec cette question : "Quand on vous dit 'quartier', à quoi pensez vous?". "Les habitants ne se reconnaissent pas dans l'image stigmatisante véhiculée par les médias et ils en souffrent", ont-elles constaté.



Debriefing après la rencontre avec l'équipe pédagogique du collège. "Les UPP ont permis aux femmes de prendre la parole et leur place dans l'espace public. Elles ont renforcé leur pouvoir d'agir et de transformation collective", estiment les responsables de l'ACEPP (Association des collectifs parents enfants professionnels), qui soutient la démarche des UPP.



Échanges entre les femmes de l'UPP et l'équipe pédagogique du collège Lamartine, à Villeurbanne. De dos, une enseignante note les propos des mères-chercheuses. Ce collège fait partie de la centaine d'établissements français inscrits depuis la rentrée 2014 dans l'expérimentation des REP+ (Réseaux d'éducation prioritaire renforcée) qui bénéficient de davantage de moyens. Ce sont ceux qui font face aux plus grandes difficultés sociales.

tout en élevant ses deux adolescents, dont le plus grand, en terminale S, hésite à faire médecine. Veronica Larzat-Dibsi vise un diplôme d'éducatrice de jeunes enfants. Sonya Kourakoumba a décroché haut la main les épreuves de sa formation de technicienne de l'intervention sociale et familiale, obtenues en juillet 2013 : "L'expérience de l'UPP m'a beaucoup aidée. J'ai découvert la portée des mots que l'on dit, que l'on écrit. Maintenant, nous avons aussi les mots pour changer le regard des autres."

Au début de la recherche, deux des douze femmes travaillaient. Elles ont aujourd'hui toutes un emploi, sont ou entrent en formation. Seule Anne Sanlaville, pilier du groupe, a mis son métier entre parenthèses pour se consacrer à l'ensemble de ses activités bénévoles pour le quartier. "Est-ce moi qui ai changé ou les autres? Aujourd'hui, je me sens d'égale à égale. Je n'ai plus peur d'exprimer une opinion différente. On peut dire non sans que ce soit la guerre", dit-elle. L'universitaire remarque : "Elles ont découvert leur pouvoir de parler et d'agir".

La recherche est officiellement terminée depuis fin 2013. À ceux qui leur demandent si elles sont arrivées au bout de l'aventure, Aïcha Goutel, répond : "Ce n'est que le début". Six mères ont décidé de poursuivre, "pour nos enfants, pour nous, pour le quartier", résume Veronica Larzat-Dibsi.



© AFP-Photo/Philippe Huguen

Dans un lycée du Nord. L'Université populaire de parents de Roubaix, lancée en 2012, se consacre à la question de la violence dans les collèges. Elle a déjà permis de relativiser et de dédramatiser l'image que les parents pouvaient s'en faire.



"Je réfute totalement l'idée que les parents se fichaient de l'avenir de leurs enfants! Au contraire, ils sont inquiets et investissent beaucoup d'espoir dans l'éducation", remarque Dominique Didier, la proviseure du collège Lamartine, à Villeurbanne.

Elles se nomment toujours UPP de Villeurbanne et continuent à se retrouver à la maison sociale. Elles ont mille projets et beaucoup moins de temps pour les réaliser, mais il y en a un auquel elles tiennent particulièrement : rassembler les habitant-e-s autour de la réalisation d'un "guide touristique" de Cyprien-Des Brosses, joli pied de nez à la condescendance des "beaux quartiers"! À défaut de bâtiments prestigieux, il s'appuiera sur les photos de familles, les souvenirs des anciens, mais aussi les endroits emblématiques des jeunes : une géographie physique, symbolique et mentale d'un lieu de vie commun.

Elles ont commencé à rencontrer les enseignants, les enfants et adolescents, d'autres groupes de parents, pour les inviter à participer au projet. "Elles ont un rôle fédérateur pour le quartier", remarque Dominique Didier, proviseur principal du collège Lamartine, l'un des 102 établissements français pilote des nouveaux Réseaux d'éducation prioritaire renforcés (REP+). Comme le collège, l'école a du mal à mobiliser les parents collectivement. Thierry Broux le directeur de l'école Jules Guesde, ajoute : "Beaucoup de parents ne s'autorisent pas à intervenir dans le débat, ils subissent. Les occasions de partager une réflexion sont rares. Ces femmes ont prouvé qu'il

L'HUMOUR CONTRE L'INTOLÉRANCE



Elles n'auraient jamais pensé en arriver là : créer un spectacle de théâtre, monter sur scène, faire rire et pleurer, être acclamées par des centaines de jeunes et d'adultes, casser les stéréotypes avec l'arme imparable de l'humour. C'est l'aboutissement d'une longue réflexion commune d'un groupe de femmes des quartiers populaires de Nantes, né au sein de l'association Tissé métisse.

En 2008, une série de près de soixante portraits rendait hommage à *Ces femmes qui font bouger les quartiers*. Une vingtaine de celles-ci n'ont pas voulu en rester là. Elles ont ouvert le débat sur le thème de la parentalité et la diversité culturelle, autour des clichés, sur les valeurs éducatives des parents d'origine étrangère. Les échanges informels ont nourri une, puis deux expositions, et enfin l'envie d'incarner ces mots sur scène. De là est né le spectacle *Yam, Odette, Khadija, Aminata et leurs enfants : elles en ont vu de toutes les couleurs!*, mis en scène par la compagnie de théâtre d'Ici ou d'ailleurs : une succession d'une trentaine de saynètes jouées par les femmes du groupe. "Personne n'avait mis les pieds sur les planches. Le fait que nous étions des comédiennes amateurs a rapproché

le public des problématiques que nous portions. Il s'est retrouvé dans les personnages, les situations", explique Mom Tiev, d'origine cambodgienne. La première, en décembre 2013, joue à guichets fermés devant 850 personnes lors du festival interculturel Tissé métisse. Depuis, elles ont tourné dans différents quartiers de Nantes et jusqu'à Laval, devant un public de jeunes qui ont applaudi debout. La dernière a eu lieu le 17 janvier 2015. "Plus que jamais, nous avons besoin d'échanger. On ne peut vivre avec nos diversités que si l'on accepte de pouvoir être en désaccord sans que cela mène forcément au conflit. L'important est de libérer la parole, de dialoguer, d'inviter au rire, c'est ainsi que nous ferons société ensemble", expliquent Jamila El Koubaily et Marie-Hélène Nivollet, de l'association Tissé métisse.

La pièce va continuer à vivre sous forme de DVD, avec un livret et une exposition de dessins reprenant les saynètes façon "brèves de comptoir". Le cycle sur la parentalité est clos, mais l'histoire se poursuit : le groupe de femmes et l'association ont décidé de s'emparer désormais de la question de l'embrigadement des jeunes, de l'extrémisme et de l'islamophobie.

est possible d'avancer ensemble. Elles donnent envie d'oser. C'est un travail exceptionnel, en particulier vis-à-vis de toutes les problématiques soulevées par l'actualité."

Les mères-chercheuses interviennent dans les conseils de quartier, les lieux d'accueils de parents, se préparent à prendre le micro lors d'un prochain colloque sur l'innovation sociale. L'un des éducateurs de rue du quartier, Philippe Vion, les sollicite aujourd'hui pour intervenir auprès des grands adolescents : "Ils sont très curieux, nous questionnent beaucoup sur ce que les mères ont fait. Ils n'imaginaient pas que leur recherche avait eu cette ampleur, qu'elles avaient parlé sur scène, qu'elles étaient allées au Parlement européen", observe-t-il. L'éducateur

de rue pense en particulier aux jeunes en difficulté scolaire : "Elles démontrent par l'exemple que se concentrer sur un but donne des résultats et qu'il est possible tout au long de sa vie de s'engager dans une dynamique intellectuelle, de réflexion, y compris avec un prof de fac. Aujourd'hui, le quartier bénéficie de toutes les retombées de leur travail". "Nous ne sommes pas des super-parents", tient à préciser Anne Sanlaville. "Tout le monde est capable de réfléchir." Le mouvement a essaimé en Belgique et en Allemagne. Une quatrième génération d'UPP est en train d'émerger en France. "Quarante à cinquante nouveaux projets pourraient être lancés. Le mouvement est exponentiel!", observe Emmanuelle Murcier. ■